Extrait du procès-verbal de la séance publique du Directoire exécutif, du 23 thermidor, an 5.

Conformément à l'arrêté du Directoire exécutif, du 17 de ce mois, concernant la célébration de l'anniversaire du 10 août, à cinq heures, les ministres se sont réunis au Palais national du Directoire exécutif, dans la salle des séances, où se trouvaient les cinq directeurs et le secrétaire-général.

Les membres du corps diplomatique, en conséquence de l'invitation qui leur en avait été faite par le ministre des relations extérieures, se sont réunis aussi dans la salle des audiences particulières.

Les membres du tribunal de cassation et ceux des différentes autorités constituées du département de la Seine et du canton de Paris, se sont rendus, à la même heure, au Palais national du Directoire, et ont pris place sur l'amphithéâtre préparé dans la cour intérieure du Palais, pour la célébration de la fête.

Le Directoire, escorté de sa garde à pied, et précédé de ses huissiers et messagers d'état, du commandant de la 17°. division militaire, d'un nombreux cortège d'officiers-généraux, des membres du corps diplomatique, des ministres et du secrétaire-général, est sorti de la salle de ses séances, s'est rendu dans la cour intérieure, et a pris séance, ainsi que tout le cortège, sur l'amphithéâtre.

Une salve de l'artillerie placée dans le jardin du Palais directorial, annonce l'ouverture de la fête.

Les élèves du conservatoire exécutent une symphonie et un hymne à la patrie.

Le président rappelle à l'assemblée l'objet de la fête; il s'exprime en ces termes:

Français,

A pareil jour, il y a cinq ans, la foudre tomba sur le trône; ses éclats furent dispersés, ses bases fracassées et anéanties: un seul lustre s'est écoulé depuis cette grande époque, et déjà la rapidité des événemens nous en a séparé par des siècles.

Pendant ce court intervalle, que de faits mémorables se pressent les uns les autres! que de triomphes, que de scènes tragiques! quelle réunion de sublime et de faiblesse! que de préjugés détruits, que de talens moisson-

nés ! que d'efforts combinés pour faire périr la liberté naissante ! que de vagues brisées contre la volonté nationale ! que de lâches moyens pour étouffer la République ! que de vipères étouffées dans ses bras de géant !

Malheur à qui concevrait la pensée de rétablir ce trône ! quel abus de croire que ceux qui l'ont réduit en poudre, travailleront à le relever ; que les fondateurs de la République vont, oubliant leur gloire et se plongeant dans la fange, servir de vils instrumens à une faction liberticide, qui les livrerait à la rage concentrée de ceux qui veulent les déchirer en lambeaux !

Eh ! quel est celui d'entre vous, citoyens, qui n'a pas, sinon coopéré activement au renversement de la monarchie, du moins proclamé hautement dans sa sphère les droits imprescriptibles du peuple ? quel est celui qui peut transiger avec les rois ; qui les ayant vaincus lorsqu'ils étaient tout-puissans, s'humiliera devant eux lorsqu'ils sont vaincus?

Non, Français ! vous n'oublierez pas ce qu'il vous en a coûté pour devenir libres : vous ne voudrez pas risquer les mêmes catastrophes, et de plus grandes encore, pour redevenir esclaves.

Ah ! veuillez sonder l'abime où vous attirent les insensés qui croient se faire un jeu du retour à la royauté : ont-ils réfléchi aux supplices qu'on leur prépare pour leur récompense ? Savent-ils ce qu'il faudrait de sang pour étancher la soif des maîtres barbares qu'ils appellent ; quelles vexations fiscales pourraient satisfaire leur cupidité ; quel degré d'oppression pourrait les rassurer contre la crainte d'un nouvel effort du peuple ; quels soins leur paraîtraient suffisans pour éteindre les dernières étincelles de cette philosophie, à laquelle ils attribuent le premier élan des Français vers la liberté ?

On veut vous persuader qu'il est facile de substituer le gouvernement héréditaire au gouvernement constitutionnel, et l'on ne vous parle ni de la guerre à mort qu'entraînerait sur mille points la juste résistance des Républicains désespérés, ni de la difficulté de rétablir l'inégalité des conditions et les institutions féodales qui font la base des monarchies, ni de celle d'arracher les propriétés nationales des mains de ceux qui les ont acquises sous la garantie des lois, ni de la lutte sanguinaire qui s'élèverait entre les prétendans. Qui ne voit qu'un siècle terminerait à peine la seule querelle des dynasties se disputant la couronne ? Qui ne voit

qu'un roi ne serait délivré de ses inquiétudes, que quand il aurait fait couler la dernière goutte de sang des hommes libres ? Auriez-vous occupé un emploi quelconque dans la République ? vous seriez proscrits. Auriez-vous volé aux frontières pour la défendre ? vous seriez proscrits. Auriez-vous quelques lumières, quelque talent ? vous seriez proscrits. Auriez-vous acquis un champ national ? vous seriez proscrits, vous et vos enfans : oui, tous vous péririez, excepté ceux qui, plongés dans l'ignorance absolue, seraient réservés pour cultiver la glèbe de leur seigneur, sous la verge de fer.

Envain, pour obtenir votre pardon du nouveau tyran, produirez-vous la preuve de quelques lâches services rendus en secret à la monarchie, et de vos trahisons envers la République ; vous ne ferez que mourir avec plus d'ignominie. Vos ennemis personnels vous auront bientôt trouvé des crimes ; d'autres se hâteront de vous dénoncer pour se rédimer eux-mêmes. Telle fut, dans tous les tems et dans tous les pays, l'affreuse politique des rois chassés, qui, à force de bassesses et d'hypocrisie, parvinrent, eux ou les leurs, à remonter sur leur trône : espérez-vous qu'ils deviendront moins ombrageux et plus humains ?

Oui, nous le jurons par ce dépôt sacré du pouvoir que la constitution a remis temporairement dans nos mains ; toute tentative pour renverser la République sera vaine, et ceux qui travailleront à cette œuvre d'iniquité y trouveront la mort qu'ils préparaient aux Républicains. Les premiers magistrats de la République peuvent se trouver séparés d'opinion sur quelques moyens de l'affermir ; mais on les trouvera toujours réunis quand il faudra la défendre.

Il feront plus ; chaque jour ils s'efforceront de la faire aimer davantage ; ils savent que la crainte est l'arme des despotes, que l'amour seul et la confiance sont celle des gouvernemens populaires.

Les tiraillemens finiront lorsqu'on cessera d'inquiéter les uns par la crainte du royalisme, les autres par les menaces de l'anarchie. La paix se réalisera, lorsque les ennemis de la République sauront bien qu'ils ne trouveront aucun point d'appui parmi nous, lorsque chacun de nous sera bien convaincu que le bonheur du peuple est dans l'extinction de tous les partis ; qu'il veut la tranquillité ; qu'il est fatigué d'être le jouet des passions et des vaines promesses des factieux qui l'ont égaré tour-à-tour.

Le peuple compare son état à celui où il était il y a 20 mois : il sent combien il est amélioré ; il sent qu'il sera mieux encore, lorsqu'on tournera enfin exclusivement vers les moyens de prospérité intérieure et d'économie politique, des idées presqu'entièrement absorbées par des vues au moins intempestives : il en conclut que la constitution qui verse sur lui ces bienfaits, est bonne, et devenu sage à ses dépens, il respecte le gouvernement qu'il a choisi ; il méprise, il hait ceux qui voudraient de nouveau lui faire déchirer ses entrailles de ses propres mains.

Cessez donc, ô Français ! de poursuivre des chimères ; que ce jour, précurseur de celui qui vit fonder la République, dissipe de vaines alarmes ! reconnaissez, à son éclat, que vous êtes sous les mêmes bannières ; que vous défendez une cause commune ; que vous n'avez pas plus de grace les uns que les autres à espérer de ceux dont vous avez brisé la tyrannie ; et ne vous désunissez pas, lorsqu'il ne vous reste plus qu'à jouir des fruits de vos travaux et de la grandeur de votre destinée.

Ce discours, écouté dans le plus profond recueillement, a été suivi des cris universels et réitérés de *vive la République !*

Le conservatoire exécute l'hymne à la Liberté : cet hymne si chéri des défenseurs de la patrie, et qui les a tant de fois conduits à la victoire, augmente l'enthousiasme général. A l'invocation à la Liberté, le Directoire et tous les assistans se lèvent simultanément ; les applaudissemens et les cris de *vive la République* redoublent : généraux, soldats et citoyens se livrent à une égale expression de sentimens patriotiques.

Les mêmes transports se manifestent pendant l'exécution du *Chant du départ*, qui a succédé à l'hymne à la Liberté ; le Directoire lève ensuite la séance au milieu des mêmes démonstrations de l'allégresse générale et des cris de *vive la République !* et se met en marche pour retourner dans le lieu de ses séances, dans le même ordre qu'il en était sorti.

De l'imprimerie de GRATIOT et Compagnie, cul-de-sac Pecquay, rue des Blancs-Manteaux.